

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par les Frères Picaune Publishing Co. au Times-Picayune Building
Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Téléphone Main 4100.
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi, \$3.00
Pour les Etats-Unis, un an \$12.00
Par mois \$1.00

L'Avenir d'Angora

Paris.—On sait comment Angora est devenue la capitale du nouveau gouvernement turc. Chef-lieu d'un vilayet, elle a vu arriver en 1919 Moustapha Kemal, éloigné de Constantinople par le cabinet Damad Férid, à la demande du gouvernement britannique. Ce sont ainsi les Anglais qui, par une curieuse ironie des événements, ont été les meilleurs artisans de la nouvelle et prodigieuse fortune de la vieille cité. Simple siège, à cette époque, du comité exécutif de défense nationale, elle donna assés, après le coup de force du 16 mars 1920, à tous les députés qui ont pu échapper aux déportations de Malte. C'est ici que, désormais, ils s'élèveront en permanence.

Lorsque la paix sera enfin signée, Angora restera-t-elle capitale? La question est d'importance. Suivant qu'elle sera résolue par l'affirmative ou la négative, l'orientation de la politique du gouvernement de la Grande Assemblée se trouvera modifiée dans tel ou tel sens. D'ores et déjà, il est facile de s'en rendre compte, les modérés sont partisans de l'abandon d'Angora. On lui laisserait son prestige de berceau de la liberté, de Mecque nationale, mais on ne s'obstinerait pas à lui faire jouer un rôle incompatible avec les plus élémentaires nécessités d'un Etat moderne. Les installations de fortune dont on pouvait se contenter en temps de guerre n'auraient plus aucune raison d'être, une fois la paix revenue. Ce n'est pas, en outre, en restant ici que l'on arriverait à convaincre les puissances étrangères de ce désir d'europanisation manifesté en tant de circonstances par les représentants officiels de la nouvelle Turquie. Il n'y a jamais perdu une occasion de répudier toute doctrine panslamanique. Le maintien de la capitale à Angora serait pour ces déclarations répétées le plus flagrant des démentis.

Pour l'instant, un premier point semble être acquis: Constantinople demeurera le siège du califat, mais elle ne sera pas la capitale du nouvel Etat. Personne ne rompt évidemment de gaieté de cœur avec une telle tradition, avec le souvenir d'une ville qui a coûté tant de sang à conquérir et à conserver. Mais nécessairement fait loi. Même si le traité de paix donne à Constantinople toutes les garanties d'indépendance réclamées par l'article 4 du Pacte national, ces garanties ne seraient qu'apparentes. Cette ville ne sera jamais qu'une souricière de patriotes, la ville des pronouncements accomplis toujours plus ou moins avec le concours de l'étranger. Il y a, à Angora, ce qu'on appelle l'Ecole de Malte. On nomme ainsi les hommes politiques turcs, députés, ministres, publicistes, qui ont été arrêtés le 16 mars 1920 à Constantinople par les Anglais, et détenus par eux dans cette île pendant plus de deux ans. Ces hommes-là, et on ne saurait s'en étonner, sont intraitables quant à l'idée que de tels attentats puissent se reproduire un jour. En outre, il y a cette terrible mollesse constantinopolitaine, fruit du climat, de la douceur de vivre, ce scepticisme tueur d'énergie, ce cosmopolitisme péroré, qui agissent comme autant de dissolvants sur les caractères les mieux trempés. Les nationalistes d'Angora continuent à adorer Constantinople, mais, visiblement, ils en ont peur.

Alors, quelle solution adopter? Choisir, sans doute, pour en faire la capitale, une ville qui serait plus rapprochée de la côte, tout en en restant assez éloignée pour être à l'abri d'un coup de main de troupes de débarquement, hors d'attente des canons de la mer, généralement anglais. Les villes du littoral se trouvent, de ce fait, exclues. La charmante Brouse elle-même, en faveur de qui militent tout un passé glorieux, n'est qu'à quarante kilomètres de la mer de Marmara. Il faut se rabattre sur une ville de l'intérieur. J'ai entendu prononcer le nom de Kuthia, et il est certain que la situation de cette ville est mille fois préférable à celle d'Angora. Elle est desservie par la grande voie ferrée Haidir-Pacha-Alexandrette. On chercherait vainement une ville plus centrale, à distance à peu près égales de Constantinople, d'Angora, de Smyrne, de Konia. Elle est déjà un centre intellectuel, commercial, industriel des plus prospères. Les locaux qu'elle offrirait aux divers services de l'Etat sont supérieurs en importance et en confortabilité à ceux dont il dispose, après trois ans, à Angora.

SON PRIX

- Voulez-vous acheter ma Ford?
- Combien demandes-tu pour ton automobile?
- Deux cents dollars.
- C'est trop cher.
- Tiens, donne-moi ce que tu penses qu'elle vaut.
- Impossible, ma plus petite monnaie en poche est un 25 cents.

Un Nouvel Immortel

L'ABBE HENRI BREMOND

Le grand public connaissait peu, connaissait mal l'abbé Bremond. C'est l'un des esprits les plus éminents de ce temps. On lira ses œuvres; on ne résiste pas à leur charme. L'Académie l'a bien montré, dont le mérite a fixé le suffrage, quand la notoriété manquait. L'entends la grosse notoriété. Les curieux d'histoire religieuse, de littérature ou d'analyse morale font depuis longtemps leurs délices de tout ce qu'il écrit cette plume d'or; et il faut croire qu'ils sont nombreux, car la volumineuse "Histoire littéraire du sentiment religieux", dont six tomes sont parus, qui n'en forment que le début, connaît un nombre d'éditions qui ferait envie à bien des romanciers. Elle est, cette histoire, l'ouvrage de prédilection d'Henri Bremond, et l'égalé—je le dis non sans mesurer mes termes, mais sans hésitation—du "Port-Royal" de Sainte-Beuve. L'égalé par le style, avec plus de légèreté, plus de bon sens, une finesse moins chargée. Par la curiosité merveilleuse de l'esprit, qui, glissant dans un large champ, s'élargit encore, et n'y veut pas tout enfermer, mais s'en échappe à chaque instant pour y rapporter son butin. Par le goût, qui discerne avec plaisir le bon, le meilleur, dénonce le pire et se plaît à donner les raisons de son choix. Supérieure, si j'ose dire, par l'ingéniosité, par la souplesse des confidences, et par l'humilité, préférant le propos parce qu'il est plus riche, à l'affirmation doctorale toujours gênée dans ses recherches par le besoin de professer, de trouver matière à professer. Supérieure encore par la pénétration, y ayant, dans Henri Bremond, un analyste plus délié, un connaisseur d'âmes formé par le confessionnal, un ami des âmes plus généreux. Lisez son "Humanisme dévot", et l'admirable portrait qu'il trace de saint François de Sales, sur "Port-Royal" ou Saint-Cyran reprend son visage véritable. Mais lisez tous ses livres. La doctrine n'y domine pas: Henri Bremond est analyste, c'est sur les âmes qu'il se penche, pour en découvrir le secret. Voyez son titre: c'est le "sentiment" religieux qu'il examine, et non les mouvements eux-mêmes, mais les âmes qui en furent la source ou qui les caractérisent le mieux, ou les plus rayonnantes ou bien les plus retentissantes. Une galerie de portraits, littéraires, moraux, mystiques, une longue suite de personnages non pas toujours de premier plan, mais de première importance, et tous reliés entre eux par l'idée, qu'ils servent ou non, du mysticisme: voilà l'histoire, aussi différente d'un amas de documents d'archives que d'une construction intellectuelle, histoire des âmes, des sentiments, brodée sur des œuvres littéraires ("Histoire littéraire", tous les mots chez lui ont leur prix et révèlent un dessein) par un grand lettré religieux, doublé d'un grand amateur d'âmes.

Amateur d'âmes. J'ai dit le mot, dont le double sens reste vrai: un curieux et un ami. Il faut, pour qu'il s'attache, que la sympathie le retienne, non point l'accord des opinions, mais une prédilection intime pour le tour même du cœur et de l'esprit. Toute son œuvre est dominée par cette sympathie, qui le fait retentir dans le champ de l'histoire religieuse entre les grands mystiques, un Thomas Moore, une sainte Chantal, un Fénelon, un Gerbet, un Newman, de l'union de la science, dont la clarté s'exerce avec une liberté plus sûre quand elle peut s'aider, grâce à cet accord musical, d'un retour sur elle-même, qui lui donne le ton, et la pierre de touche du vrai. Dirai-je tout ce que je pense? Aucun esprit contemporain ne me paraît plus proche, par sa démarche, d'Henri Bremond que Marcel Proust. Et c'est pourquoi sans doute je me plaie à les réunir dans ce jardin secret du goût où chacun de nous assemble son cortège de princes de l'esprit. Newman aussi pourrait être leur compagnon si l'on veut d'un seul coup être conquis par deux hautes mes sœurs, il faut lire, et d'abord, le "Newman" de Bremond. On y découvre le secret du cardinal, on y discernera le secret de l'abbé; mais saura-t-on les démentir, le modèle et le peintre, si voisins que chaque trait pourrait les peindre tous les deux? Pour emprunter à un mystique le titre d'un ouvrage mélodieux, ne conviendrait-il pas d'appeler ce "Newman, essai de biographie physiologique: Le Livre de l'Ami"?—Louis Martin-Chauffier.

EN TEMPS D'ELECTION

Médéric Martin se présentait à la mairie. Durant l'élection son adversaire appelle un cocher et veut embarquer dans sa voiture.
—Impossible, réplique le cocher.
—Impossible, mais pourquoi, fait le candidat à la mairie?
—Impossible, Médéric Martin (m'a retint).

APPRECIATION

Le propriétaire.—Que dites-vous du nouveau logement que je viens de faire construire?
Le locataire.—Pour des lapins ce serait assez grand.

Crise du Logement

NOUS LISONS DANS LE MATIN

Il n'est guère de villes ni de communes, en France, où la crise du logement ne sévise avec une certaine acuité. Les pouvoirs publics s'occupent activement de cette question de logement, mais en même temps qu'eux les initiatives privées peuvent également employer leur activité à atténuer, sinon à supprimer, la crise du logement.

Nous avons, en effet, une législation, dont on peut trouver la codification dans le Journal officiel du 10 décembre 1922, qui permet soit aux intéressés eux-mêmes, soit à des organismes spéciaux, en l'espèce les sociétés d'habitations à bon marché, de construire ou à logements individuels sans des conditions assez avantageuses pour permettre à chacun de pouvoir se loger selon ses moyens.

Nous croyons utile de rappeler brièvement, comptant que nos lecteurs nous en sauront gré, la législation sur les habitations à bon marché. Et d'abord les maisons dites "à bon marché" sont celles à l'usage des travailleurs qui n'ont que leur salaire ou leurs appointements pour vivre ou des personnes peu fortunées, et dont la valeur, qu'elles soient collectives ou individuelles, ne peut dépasser les maxima fixés par les lois sur la matière. Ces maxima varient suivant la population des villes dans lesquelles sont construites les habitations, qui doivent présenter toutes les garanties de solidité et de salubrité désirables, garanties qui sont d'ailleurs contrôlées par l'administration. Les maisons à bon marché construites dans les conditions stipulées dans les lois jouissent de certains avantages fiscaux, tels que l'exonération pendant douze ans de la contribution foncière et de celle des portes et fenêtres et de la dispense des droits de timbre et d'enregistrement et de l'impôt sur le revenu.

Nous ne parlerons pas ici des habitations à bon marché collectives, c'est-à-dire celles qui comprennent un certain nombre de logements, et nous ne nous occuperons que des maisons individuelles habitées par une seule famille.

Tandis que les maisons collectives sont la propriété des sociétés qui les font édifier, sociétés approuvées par le gouvernement et dont les statuts limitent les revenus à 4% (ce ne sont donc pas des sociétés financières pouvant procurer des bénéfices à leurs actionnaires), les maisons individuelles sont la propriété de ceux qui les font construire. Le travailleur des villes, aussi bien que celui des campagnes, peut donc devenir propriétaire, à des conditions très avantageuses, de la maison qu'il habite et se soustraire ainsi au paiement d'un loyer annuel qu'il doit effectuer jusqu'à son dernier jour. A cinquante ans, il peut être dispensé d'acquitter un tribut qui constitue pour lui une charge toujours trop lourde.

Posséder une maison à cinquante ans, c'est le rêve de tout travailleur. Mais comment réaliser ce rêve? Car enfin une maison, aussi bon marché soit-elle, nécessite la possession d'une somme que peu de travailleurs peuvent acquérir, même en faisant des prodiges d'économie. Non pas. Point n'est besoin d'une vingtaine de mille francs pour acquérir une maison; on peut le faire, sans avoir la moindre somme en réserve, en s'adressant aux organismes légaux institués par les lois, notamment celles du 12 avril 1902, du 10 avril 1908 et du 23 décembre 1912, qui ont créé les sociétés de crédit immobilier, les sociétés anonymes et les sociétés coopératives d'habitations à bon marché, auxquelles il convient d'ajouter la loi du 21 mars 1913 qui admet les sociétés de secours mutuels et les unions de sociétés de secours mutuels à participer à l'œuvre des habitations à bon marché, en les assimilant aux sociétés de crédit immobilier.

Les sociétés de crédit immobilier, nous ne parlerons que de celles-là, sont des associations qui reçoivent de l'Etat, au taux de 2% des capitaux qu'elles doivent employer notamment à consentir des prêts hypothécaires individuels aux acquéreurs de maisons ou de champs à un taux qui ne peut dépasser 2.25%. Par assimilation, les sociétés et unions de sociétés de secours mutuels qui auront constitué un cautionnement de 100,000 francs à l'aide de leurs fonds libres déposés à la Caisse des dépôts et consignations, sans que ceux-ci perdent le bénéfice du taux d'intérêt de 4.50%, pourront emprunter à l'Etat, dans les conditions fixées pour les sociétés de crédit immobilier, des capitaux pour prêter à leurs membres la somme nécessaire à l'acquisition ou à la construction d'une maison à bon marché. En somme, les sociétés de crédit immobilier et les sociétés ou unions de sociétés de secours mutuels sont les intermédiaires entre l'Etat prêteur et l'emprunteur de capitaux.

La somme empruntée est rendue à la société prêteuse par annuités dont la durée ne peut dépasser 25 ans, et qui ne sont que peu supérieures au montant du loyer annuel que devrait payer le bénéficiaire.

Pour obtenir un prêt hypothécaire, celui-ci doit: 1° posséder au moment de la conclusion du prêt le cinquième du prix de la maison à construire, y compris les frais de contrat et d'emprunt; 2° passer avec la Caisse nationale d'assurances en cas de décès un contrat d'assurance temporaire afin de garantir le paiement

La Vie de l'Araignée

Il y a deux instruments connus qui servent à examiner les bêtes de près, le vitascope et le microscope.

Alors que le microscope est surtout destiné à l'observation des infiniment petits, ce vitascope, qui ressemble à une minuscule longue-vue qu'on approcherait des objets à examiner, permet d'observer les petits animaux ordinaires, tandis qu'ils se meuvent librement; et il les montre sous une échelle suffisamment grosse pour qu'on soit à même de suivre étrangement bien tous leurs faits et gestes.

Parmi les choses et les animaux innombrables qu'on peut observer, on ne se sent pas d'abord particulièrement attiré par cette vilaine bête qu'on appelle l'araignée. Mais, pour n'être pas précisément jolie, nous le reconnaissons, elle n'en présente pas moins d'intérêt. C'est un animal laborieux, habile, aux mœurs curieuses: quand on l'observe dans de bonnes conditions, on s'aperçoit qu'il fait preuve de discernement, et s'il est féroce, il montre cependant du goût dans la confection de sa toile, il fait preuve de véritables talents.

Vous n'avez du reste que l'embaras du choix pour vos observations, car, en France aussi bien qu'ailleurs, les araignées sont partout très abondantes; et, suivant les espèces, les travaux sont différents: la soie filée, par exemple, sert à des usages variés. Ne craignez pas de vous approcher de ces bestioles: quoique l'on ait prétendu qu'elles savent même distinguer entre les personnes qui les approchent (ce qui suppose d'abord de bons yeux), elles ont une vue extrêmement imparfaite: et si elles se précipitent sur la proie prise dans leur toile, c'est que celle-ci s'agit en faisant entendre un fort bourdonnement. L'araignée a plutôt bonne oreille que bons yeux. En fait, vous pouvez prendre une araignée de l'espèce appelée "agelène labyrinthique" et la poser sur la toile d'une autre, de même espèce: elle ne semblera pas s'apercevoir du changement, et paraîtra croire qu'elle est toujours dans le même domicile. Une araignée qui aura, de sa soie, tissé le cocon où elle a enfermé sa progéniture, se laissera parfaitement substituer le cocon d'une autre araignée: son cœur de mère ne parlera point. Elle ne reconnaîtra même pas qu'on la trompe grossièrement en lui donnant un cocon d'une toute autre espèce, d'une autre couleur, d'une dimension bien plus grande que son cocon. Et à défaut de cocon, elle s'emparera fort bien, comme l'a montré M. Lécaillon, d'une boule de ouate, même d'une boule de liège.

En somme, l'araignée apprécie seulement de façon fort grossière la forme, le volume, le poids, la couleur, l'odeur ou la consistance des corps. Et c'est probablement pour cela qu'elle est douée d'un sentiment maternel fort large: si on lui confie des petits, même appartenant à une espèce d'araignée différente, elle les condanra instantanément avec les petits qu'elle peut déjà posséder.

L'AMBASSADEUR JUSSERAND PROTESTERA AVEC VIGUEUR

M. Poincaré a donné ordre à l'ambassadeur Jusserand de protester vigoureusement, auprès du gouvernement de Washington, contre le décret des Etats-Unis qui défend aux navires étrangers d'entrer dans les ports américains avec des provisions de spiritueux à bord.

Le journal affirme que le président du conseil des ministres estime que ce règlement est tout à fait en contradiction avec le droit international.

M est bon de remarquer, ajoute le "Matin", que la cour suprême des Etats-Unis, en prenant sa décision, a établi un précédent et que les pays étrangers pourraient très facilement adopter des mesures désavantageuses pour les bateaux américains.

UN BIJOU DE PRIX

—Oh, comme cette bague est jolie! Est-ce un vrai diamant?
—Si ce n'est pas un vrai diamant je me suis fait voler de quinze sous.

des annuités qui resteraient à courir si l'emprunteur venait à décéder avant le terme fixé et, par cela même, d'assurer à ses héritiers la possession de la maison; 3° être muni d'un certificat administratif de salubrité et d'hygiène de la maison.

Méditation sur Rocambo

La Société des gens de lettres parviendra-t-elle à identifier un roman publié par un journal étranger sans autorisation, sans nom d'auteur et sous un titre différent du titre original? Il s'agit d'un roman feuilleton, et dans une petite note envoyée aux journaux, la Société des gens de lettres indique les noms des principaux personnages et les endroits parisiens où se déroule l'action.

L'idée de faire appel au public pour reconnaître un de ces ouvrages dits populaires est ingénieuse. Elle aura, sans doute, un résultat. Car, on a beau dire, les romans-feuilletons ont beaucoup d'amateurs. Un confrère m'affirmait, l'autre jour, que si les fabricants de prose comme Ponson du Terrail, Montépin, Zévaco, ont, de leur vivant, joui d'une certaine vogue, personne ne consent plus à les lire après leur mort. Je crois que ce n'est pas tout à fait exact; si ces écrivains ne nous disent plus rien à partir d'un certain âge et d'un certain degré d'instruction, ils n'en auront pas moins toujours des lecteurs.

Il y a près de deux ans, si je ne me trompe, on aurait pu commémorer cinquante ans de la mort de Ponson du Terrail. Peu de gens, dans les milieux littéraires, s'en sont soucés. Et l'on ne saurait reprocher cet oubli à personne. Cela n'empêche que les exploits de Rocambo intéressent encore pas mal de gens en France et à l'étranger.

Rappelons-nous l'époque où les héros prodigieux et simplistes nous attachaient merveilleusement. Les plus forts et les plus durables de nos souvenirs nous viennent certainement de notre enfance; et, de même que les mélodies naïves que nous entendimes dans notre jeune âge nous émeuvent toujours, grâce aux pensées, aux sentiments et aux images chers et lointains qu'elles savent évoquer en nous, de même les innocentes lectures de notre enfance quittent peu notre mémoire, non pas à cause de leur valeur propre, certes, mais par les instants vécus qui s'y rattachent. Le carillon du souvenir tinte alors mélancoliquement dans notre cœur qui se serre.

Ainsi de Rocambo. Je veux, ici, avouer sans honte que ses aventures restent presque entières dans ma mémoire. Je n'ignore pas, pourtant, que dans les pages d'un Ponson du Terrail l'on ne saurait discerner la vérité, ni un atome de poésie; que moindre rythme, ni l'ombre d'une lueur de l'automne, ou le tumulte de la vie n'y existent point; que les larmes, ni les baisers, ni les enchantements ou les désespoirs des hommes n'y prennent aucun accent—tout cela, je le sais. Aussi ai-je recours, aujourd'hui, à d'autres ouvrages pour charmer mon esprit. Il y a toutefois, dans les aventures fantastiques d'un Rocambo quelque chose qui séduit les intelligences candides et les âmes enfantines, et qui me semble, à moi, non dénué de mérite.

Ne nous récrions pas, surtout! Remontons seulement la chaîne de nos souvenirs et arrêtons-nous à l'époque où nous lisions Rocambo. Et disons-nous, pour commencer, que l'homme ne doit vraiment pas être né tout à fait mauvais, puisque, dès son âge le plus tendre et alors qu'il ne possède nulle expérience de la vie, n'ayant ni contemplé, ni combattu, ni composé, il se complait spontanément dans les dévouements généreux, fusent-ils des plus simplistes, et dans le triomphe final du bien, fût-il des moins logiques. Je ne puis, ce pensant, m'empêcher d'évoquer moi-même la bonne émotion que j'éprouvais en lisant le chapitre le long duquel le bandit Rocambo se fut, après avoir expié ses crimes, transformé en un être noble et juste, protégeant les faibles et châtiant les cruels.

Oui, vraiment, il faut que l'homme soit bon pour que la vertu le charme si naturellement. Ou cette qualité ne serait-elle que la notion confuse de l'éducation millénaire qu'il s'est volontairement imposée dans son aspiration admirable vers le mieux? Peut-être. Je parierais pourtant qu'il n'y eût jamais un seul lecteur de Rocambo, même parmi ceux que la vie allait marquer d'un stigmate, qui ne se fût réjoui de la conversion du troublant héros et de ses actes de bienfaisance et de justice.

Il y a encore, dans les romans d'aventure, un côté étrangement significatif. Il est, avant tout, bien entendu, que nous ne devons demander à ces sortes d'ouvrages ni un logique, ni même de sens commun. Et revenons maintenant à Rocambo. Tous ceux qui l'ont lu se souviennent, sans doute, des exploits de cet homme extraordinaire, qui savait prendre des attitudes aussi fantastiques que diverses et dominer les plus incroyables événements. Cela faisait bien rêver et rendait bien heureux le pâle gamin que j'étais. C'est que la réalité, tant cruelle parfois, se montre sans cesse pour nous si implacablement précise, que nous éprouvons comme un impérieux besoin de nous imaginer, de temps à autre, une possibilité humaine capable d'accomplir des actions extraquotidiennes et merveilleuses. Le bonheur parfait n'étant pas de ce monde, non plus que la toute-puissance, nous aimons à les rêver; et si les récits à la Rocambo ne sont pas ce qu'il y a de meilleur dans ce genre d'exercices fantastiques, ils nous suffisent, néan-

La Légende du Bancroche

IMITE DES FINLANDAIS

Sur le chemin d'autrefois qui est si long, j'ai trouvé cette histoire: Il y avait de la misère aux champs; dans ces plaines du nord, un matin de mai gèle les seigles qui dressent alors devant le soleil des épis vides et blancs; l'été grille les fourrages, les pluies d'automne pourrissent les semences, et l'hiver fait de la terre une morte silencieuse.

Malgré cela, Jariot, les jambes contournées et les bras maigres, courait sans cesse, sur la glèbe, comme une araignée diligente, du printemps trompé aux pauvres moissons de juillet; après quoi, le héros mélancolique lui tenait compagnie jusqu'à la venue des corbeaux sur la neige. Cette année-là, au milieu de l'été qui soufflait chaud, la récolte semblait endormie et résignée à se donner. Mais lorsqu'il atteignit son champ, un nuage couleur de cuivre se mit à gronder dans le ciel avec le bruit d'un formidable vent, et, comme des graines glacées, la grêle jaillit en essaims bondissants, hachant les seigles, fouettant la terre, anéantissant la vie. Quand, après l'orage, le ciel dégonflé se mit à luire, la plaine était un champ de bataille dévasté.

Jariot rentra chez lui. Sa femme l'attendait en se lamentant.

—Femme, dit-il, tu mélangeras du son à la farine. Je creuserai deux fois plus de sillons l'an prochain et Dieu nous aidera.

—Il n'y a qu'à prendre le bâton et la besace, reprit-elle, et chercher son pain à la porte des riches. Tu n'est qu'un pauvre imbécile de trimier ainsi.

Pourtant elle obéit: elle mélangea du son à la farine et l'année passa. Jariot retourna les maigres friches de la côte; au lieu de seigle il sema du blé noir et vendit des moutons pour acheter des semences.

Le printemps fut clément et la gelée ne brûla pas les céréales, la grêle épargna la récolte et la femme du Bancroche se réjouissait, lorsque les eaux, brusquement, envahirent les terres, emportant à la dérive les meules de seigle; à peine put-on recueillir sur le rivage ce que le courant avait rejeté.

—C'est donc la fin! cria la Jariote. Nous sommes damnés. Qu'as-tu fait à la Vierge Marie? Dieu nous abandonne et il est plus pénible de vivre que de mourir!

—Femme, ne mêle pas le nom du Seigneur à tes lamentations. Il faut se soumettre. Mets deux fois plus de son dans la farine et je travaillerai le double, le jour et la nuit.

Jariot, sans repos, pendant toute la saison favorable, prépara sa terre comme un lit pour les semences. Il vendit son dernier mouton, afin d'avoir du blé devant l'étable vide, sa femme pleura. Mais des raves furent plantées à côté du seigle blond, et Jariot allongea du clair de lune la journée du soleil.

Le printemps passa sans gèles, l'été vint et la grêle ne tomba pas; les récoltes et, dans sa grange, le Bancroche sera son blé précieux en recommandant à sa femme de ne pas allumer de feu sans précautions, car il fallait craindre que l'incendie ne devore ce que l'eau avait laissé.

—Jariot, je vais enfin faire du pain blanc, sans y mêler d'écorce; il sera si blanc que les oiseaux du ciel y croiront trouver du duvet pour leur nid! Nous allons vivre heureux maintenant!

Mais Jariot l'arrêta: —Femme, il faut songer à ceux qui sont dans la peine. Mélange par moitié le son à la farine; la vache du voisin est morte cette nuit.

La femme soupira. Elle était bonne, mais elle souffrait misère depuis longtemps, et ses deux petits ayant parlé de pain blanc ouvraient de grands yeux. Cependant, comme elle était soumise aux ordres de son mari, le soir même, elle cuisit le pain noir accoutumé en réservant la part du voisin.

Mais quand au matin, elle saisit et coupa l'un des larges pains, ô miracle! la tranche en était blanche, si blanche qu'une colombe qui passait la prit pour un de ses petits égarés et vint voler autour de la table!

Et chaque fois que la Jariote fit son pain de son grossier et de farine, elle le trouva au réveil tel que si elle eût employé de la fleur de blé. Alors il fut bien certain pour ces pauvres gens qu'ils n'étaient point abandonnés et que, du haut de ciel Joyeux, le sourire de Dieu les contemplait.—Gabriel Maurière.

LOGIQUE

On parle devant bébé des corbeaux. —Il parait, dit quelqu'un, qu'ils vivent jusqu'à deux cents ans.
—Oh, papa, s'écrie bébé, achètes-en un, je t'en prie, afin que nous voyions si c'est vrai.

UN PEU DE TOUT

LE SERMON

Pendant un sermon sur l'enfer un paroissien quitte son banc et se dirige vers la porte de sortie.
—Où allez-vous? lui demande le prédicateur du haut de la chaire.
—Je vais me faire assurer contre le feu, répond l'autre en sortant.

LES NOUVEAUX LOGEMENTS

—Chez nous c'est si petit qu'il faut sortir dehors lorsqu'on veut bâiller.
—C'est comme chez nous, lorsqu'on reçoit de la visite il faut enlever la tapisserie des murs pour faire de la place.

A LA CASERNE

Un soldat crache dans le rang; son sergent l'apostrophe en ces termes: —Dites donc, vous, vous n'êtes pas dans un salon ici, pour cracher par terre.

REPONSE ENFANTINE

La petite Alma a six ans et il paraît qu'elle n'a pas été très sage en classe. Son papa averti de la chose veut lui faire des reproches et lui donner une correction, mais mademoiselle Alma, l'air très digne, en se tournant vers son papa: —Comment? vous oseriez frapper une femme? dit-elle.

UN PEUREUX

Un ouvrier travaillait au haut d'un clocher d'une église lorsque pendant le pied il tombe dans le vide.
En passant à l'étage des cloches il dit à un ami: —Crois-tu que j'descend, mais n'en dit rien à ma femme, elle pourrait croire que je suis saoul.

—IL A HONTE DE SA MERE —Pourquoi ce cochon se promène-t-il la tête si basse? —Parce qu'il a honte de sa mère qui est une truie.

LA BRIQUE

Le mari.—Tu t'imagines que je suis un imbécile? Sa femme.—Oui, mon cher, mais il y a longtemps que je le sais, j'ai réalisé le jour où tu m'as demandée en mariage.

LA DUREE

1er poil.—Le général Degoutte a dit que si dans mille ans l'Allemagne n'a pas encore payé nous serons encore dans la Ruhr.
2ième poil.—Je ne sais pas ce que ma femme va penser de cela lorsqu'elle le saura.

TROIS HEURES DU MATIN

Madame, entendant son mari qui entre saoul.—Est-ce toi, Henri? Monsieur.—Dis... dis donc, qui attends-tu à cette heure-ci en dehors de moi?

REPONSE

L'avocat.—Votre femme est difficile à contenter? Le témoin.—Non, monsieur l'avocat, autrement elle ne m'aurait pas épousé.

L'ACCIDENT

Un chauffeur d'automobile vient d'être victime d'un accident. Un médecin arrive.

Le chauffeur.—Est-ce que je l'ai brisé?... Le médecin.—Je vais être franc avec vous. Le bras est brisé, le crâne est fracturé, la jambe est brisée à trois endroits, la...

Le chauffeur.—Non, pas ça... Est-ce que je l'ai brisé? Le médecin.—Quoi donc? Le chauffeur.—Le record... le record de la vitesse?

TROP TARD

—On m'a dit que tu étais marié; puis-je t'offrir mes compliments. —Il est trop tard, mon ami, je suis marié depuis huit jours, ce sont des sympathies que je cherche et non des compliments.

PAS LA

Le mari.—Oh, comme je suis fatigué de toi. Heureusement qu'il n'y a pas de mariage au ciel! Sa femme.—Non, il n'y a pas de mariage au ciel, car on n'y trouve pas d'hommes!

LA RAISON

Jeanot.—Grand-papa, j'aimerais avoir tes dents! Le grand-papa.—Pourquoi cela? Jeanot.—Je pourrais les enlever lorsqu'elles me font mal.

AUSSI LONGTEMPS QUE POSSIBLE

—Croyez-vous aux longues fiançailles? —Oui, il faut qu'un couple soit le plus longtemps heureux, et le temps des fiançailles n'est-il pas le plus heureux temps de la vie.

LES VANTARDS

—Oh je vis les champignons sont si gros qu'ils poussent jusqu'à six pieds de hauteur. —Bah! chez nous, les arbres poussent à l'ombre des champignons.

JOUR DE CONGE

—Tu viens soucieux, qu'as-tu donc? —Je viens de dépenser un dollar pour envoyer un télégramme à mon patron lui disant que je suis malade et que je ne puis pas aller travailler aujourd'hui, et je viens de me rendre compte que le magasin est fermé à cause de la Saint-Jean-Baptiste.